

ET TOUJOURS NOUS MARCHERONS

UN FILM DE JONATHAN MILLET

DOSSIER DE PRESSE

Court Métrage
CÉSAR 2018
Sélection Officielle



LIEN DU FILM

<https://vimeo.com/248469140/f986b333ae>

SYNOPSIS

Ils sont ceux dont la marge est le territoire, ceux qui passent sans qu'on ne les voit. Ils n'ont pas de papiers et parlent mille dialectes.

Simon débarque à Paris et suit leurs traces. Il plonge dans les tréfonds de la ville pour retrouver celui qu'il cherche.

FICHE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par Jonathan Millet

Produit par FILMS GRAND HUIT • HELICOTRONC • OFFSHORE

Julie Esparbes • Fabrice Préel Cléach • Pauline Seigland

Avec Yann Gaël • Emilio Bissaya • Collin Obomalayat

Image Elin Kirschfink

Montage Mona-Lise Lanfant

Compositeur Wissam Hojeij

Fiction • 24' • Français English subtitles

Prise de vue Numérique 4K • 1.85

LIENS

Site CNC où trouver le scénario

<http://www.cnc.fr/web/fr/scenariotheque/-/ressources/11102192>

ITW Histoires Courtes FR 2

<http://www.france2.fr/emission/histoires-courtes-et-toujours-nous-marcherons>

Unifrance

<http://www.unifrance.org/film/43229/et-toujours-nous-marcherons>

SELECTION

En France

Festival de Clermont-Ferrand 2017 • compétition officielle

Prix France Télévision Interprétation masculine

Festival Ciné en Herbe • **Prix de la ville**

Rencontres Kinoma • **Prix du public**

Festival Le court en dit long

Grand Prix Kinoma 2017

Prix du meilleur son & de la meilleure composition originale

33ème Rencontres de Gindou

Paris Court Devant • Festival Jean Carmet • Festival Cinébanlieues • Festival de

Saint Paul Trois Châteaux • Festival Chacun son court de Strasbourg • Festival

C'est pas la taille qui compte • Festival du film court de Villeurbanne • Festival

des droits de l'homme (Amnesty International) - Festival Traverse

Festival Travelling Rennes

A l'international

Festicab Burundi

Prix du meilleur son • Prix de la meilleure photo • Prix du meilleur montage

CIFF • Congo International Film Festival

Festival Kitzbühel • Autriche

Black Harvest Festival • Chicago

Festival Festifrance Brésil

Prix du meilleur réalisateur & Prix du meilleur comédien

Black Film Festival de Montréal • **Mention spéciale du jury**

FICFA - Festival international du cinéma francophone en Acadie

Lublin Film Festival

La nuit du court métrage à Rabat (ARMCDH)

Short Waves - Pologne

CONTACT PRESSE & DIFFUSION

CLARA GUILLAUD

06 74 15 42 58

clara@filmsgrandhuit.com

REVUE DE PRESSE

C'est un film remarquable qui porte un regard singulier sur un sujet fort. Un film qui hisse ses protagonistes au rang de personnage shakespeariens, traversés par des enjeux implacables et bouleversants

Philippe Faucon, réalisateur

L'interprétation de Yann Gaël est hypnotique

Emmanuel Mouret, réalisateur

Un vrai film de cinéma qui trouve dans sa mise en scène un point d'équilibre entre la réalité documentaire, crue, implacable et une dimension fantastique, fantômatique

Bernard Payen, critique

Un film qui traverse la question de la mythologie [...] Yann Gaël en rend compte avec nuances et complexité

Fabianny Deschamps, réalisatrice

Mon coeur bat fort tellement c'est vrai. Un film poignant sur notre jeunesse africaine

Moussa Touré, réalisateur

Un film puissant et maîtrisé

Chad Chenouga, réalisateur

Un pur polar, une véritable enquête. Un film brillant pour comprendre la réalité des migrants

Georges Coste, critique

Une oeuvre courageuse d'une grande humanité au coeur des droits humains

Amnesty International France

Une odyssée en milieu urbain, une quête éperdue qui évoque les grands polars

Jean-Marc Génuite, critique

ITW DU REALISATEUR au festival de clermont ferrand Brasserie du court



Pourquoi étiez-vous intéressé par le monde des sans-papiers à Paris ?

Mon envie pour ce film, Et toujours nous marcherons, était d'écrire une tragédie. Je voulais dérouler mon récit autour de personnages traversés par des enjeux forts. C'est le cas des sans-papiers, qui risquent chaque jour l'arrestation, l'enfermement en centre de rétention, l'expulsion. Ils portent bien malgré eux l'espoir de leur famille restée au pays et ont, pour certains, traversé la moitié d'un continent, ont fui des guerres ou des situations terribles, vivent le deuil de proches qui n'ont pas survécu à la route de migration. C'est à ce point d'intensité-là que je voulais situer les personnages de mon film. Mais avant d'être un film « sur les sans-papiers », Et toujours nous marcherons est avant tout un film sur ceux qui vivent dans un monde en marge, en clandestinité, dans des espaces urbains qu'ils se sont réappropriés, avec des codes et des dialectes qui leurs sont propres. J'aime faire des films où je me plonge dans des mondes qui ne sont pas les miens.

Avez-vous entrepris des recherches pour recréer cet univers ?

J'ai réalisé il y a quelques années un documentaire (Ceuta, douce prison, sorti au cinéma en 2014) dans lequel je suis les trajectoires de migrants sur la route vers l'Europe. Quelques temps après le tournage, certains ont réussi à arriver en France et j'ai pu partager alors par bribes leur quotidien de néo-arrivants. J'ai découvert une ville dans la ville en poussant avec eux la porte de salons de coiffure bondés, en allant dîner dans des restaurants clandestins ou en allant

parler politique dans les salles collectives de foyers. J'ai donc eu un aperçu de cet univers, qui m'a donné une base pour l'écriture. Mais les recherches pour préparer le tournage furent longues et intenses. Un lent travail d'immersion a été fait, avec un collaborateur chargé du casting des non-professionnels et des repérages (Romain Silvi). Nous y sommes allés par étapes, pour pouvoir d'abord entrer dans les lieux qui m'intéressaient (foyer de migrants, restaurants clandestins, etc.), puis négocier le fait d'y tourner, et enfin obtenir de pouvoir se les réapproprier (en repeignant les murs, en modifiant totalement la lumière, etc.). Pour des lieux de vie comme l'immense foyer dans lequel nous avons tourné, ou pour le cœur des rues du quartier Château-Rouge, ce ne fut pas chose aisée. Cela a pris de longs mois. Mais c'est cela que je recherchais : avoir une direction artistique précise et maîtrisée, dans des lieux incarnés au cœur desquels la vie surgit à chaque instant.



Comment vous est venue l'idée de la recherche d'un proche plutôt que le parcours traditionnel pour un travail ?

C'est le point de départ de la tragédie ici :

Cela touche encore une fois mon envie d'être guidée avant tout par la fiction pure, par une envie de récit et de tendre vers le film noir et la tragédie plutôt que vers une représentation plus attendue, au ras du réel. Le film s'attache donc à suivre une intrigue forte, la quête de Simon (et en filigrane son parcours initiatique). Le film raconte le poids de la tradition, les rôles prédéfinis par l'ordre de naissance. Et ensuite la bascule des rôles entre Simon et son frère à laquelle on va progressivement assister.

Guidé par des enjeux qui diffèrent ceux qu'il croise, Simon en devient très solitaire, extérieur au milieu auquel il est confronté. La notion d'isolement d'un personnage face à un monde qu'il découvre a pour moi une portée totalement cinématographique, qui m'évoque les grandes figures des films noirs que je tiens pour référence.

Mais il est vrai que j'ai voulu également, à travers ce personnage, proposer un regard différent sur la migration, celui d'un Camerounais qui n'est pas prêt à tout quitter pour rejoindre l'Europe. J'ai voulu sortir d'un regard stéréotypé, sans nuances, qui voudrait que chaque Africain rêve de venir vivre ici, dans le froid, les particules fines et le fillonisme. Simon a une situation au Cameroun, une vie qui lui plaît. Il compte bien revenir au pays dès sa mission accomplie. À travers son personnage, j'ai aussi voulu raconter le poids avec lequel évoluent ces migrants, celui d'une famille qui compte sur eux, au moins pour distiller l'espoir d'un avenir meilleur, et à laquelle on ne peut rien refuser.

Vous pouvez nous parler du rapport à l'invisibilité de vos personnages ?

Moi, cela m'intéresse dans ma mise en scène de filmer des lieux et des visages que l'on ne voit pas habituellement à l'image. Les personnages du film sont ceux qui vivent dans les interstices de la ville, ceux dont la marge est le territoire, et qui interagissent peu avec le monde « visible ». Les lieux ici sont les arrière-salles dissimulées, des restaurants aux rideaux fermés, des entrepôts clandestins dans lesquels on entre avec un mot de passe, des chambres au fond de couloirs labyrinthiques du foyer de travailleurs migrants. Ce ne sont pas des lieux ouverts au tout venant. J'ai voulu travailler cet esthétisme à l'aura sombre et mystérieuse qui les caractérise, tout en clair-obscur.

Dans Et toujours nous marcherons, vous mettez en exergue le contraste entre le quotidien réel de ce « grand frère » et le fantasme que sa famille restée au pays imagine. Quelles sont pour vous les raisons qui font que ce modèle a toujours ses adeptes ?

Le film raconte en filigrane les difficultés de communication, l'incapacité à raconter l'échec à ceux qui comptent sur vous, à des parents qui ont sacrifié beaucoup pour que leurs enfants puissent rejoindre l'Europe. Mais la question ne se pose pas toujours en ces termes, une grande partie des migrants n'a pas le choix, et ils quittent leurs pays pour des questions de survie.



Ne se pose plus alors la question de la difficulté de la vie dans le pays vers lequel ils se dirigent, simplement l'idée de la survie.

Comment avez-vous travaillé la casting ?

Ce qui m'intéressait, c'était le point de rencontre entre comédiens professionnels et non-professionnels. Que le film se crée à cet endroit-là. Une fois que j'ai choisi Yann Gaël pour le rôle principal, j'ai voulu composer le reste du casting de non-professionnels, que nous avons rencontrés à Château Rouge et dans les foyers. Ils ont amené leur vécu, leur phrasé, leurs mots et leur énergie, ont bousculé mes écrits et le comédien principal. Ils ont amené du souffle et de l'ampleur au film.

Et à propos du titre ?

C'est un vers de L'Aiglon (Edmond Rostand) qui m'a inspiré ce titre : « Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions ». Il évoque pour moi autant le mouvement inaltérable de ces migrants (celui de Simon dans sa quête comme celui de son frère, qui une fois expulsé va se remettre en route) que le sentiment de tragique inéluctable qui naît de cette détermination sans faille, l'idée que jamais ils ne se seront à même de s'établir durablement quelque part. Ils sont comme prisonniers, pour toujours, de leur condition de migrant.

DESCRIPTION AVANCEE DES LIEUX

Repérages

Les quartiers de Château d'Eau et de Château Rouge

Les points névralgiques de l'animation sont les sorties de métro, prises d'assaut par les rabatteurs qui redoublent d'inventivité langagière pour proposer des tresses aux jeunes filles qui passent par là.

C'est à celui qui hêlera le premier, avec la bonne phrase d'accroche.

Car dans les rues aux alentours, il y a les salons de coiffure, à profusion. C'est un passage obligé pour quiconque cherche du travail, un logement, ou des conseils.

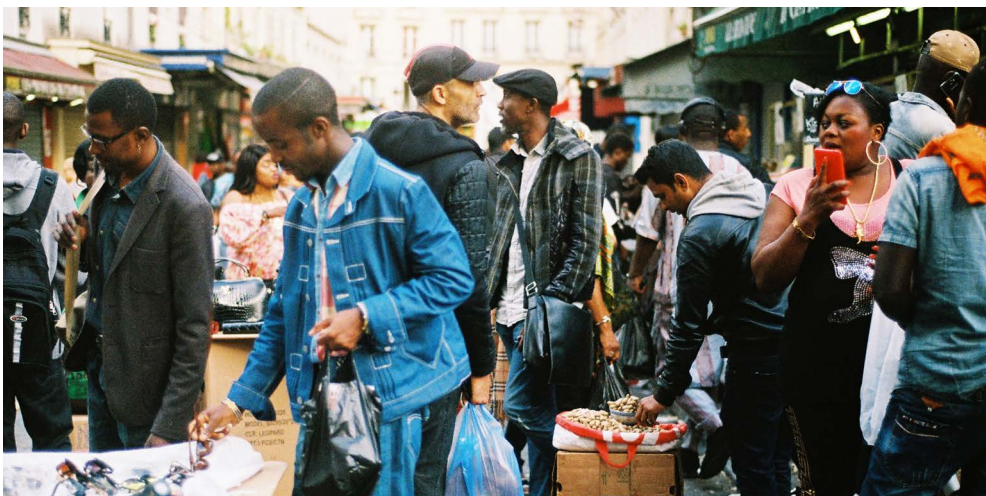
Ces salons sont avant tout les lieux pour

se donner rendez-vous, pour discuter des heures durant sans avoir besoin de payer un café, ou pour faire du business. On y parle du pays, de ses difficultés, de football...

J'ai vécu longtemps dans le quartier sans jamais m'attarder dans ces rues. Il a fallu que j'accompagne des amis migrants à des rendez-vous sur place pour que je m'y arrête enfin et que je puisse percevoir

l'effervescence de l'endroit. A la sortie du métro château Rouge, ce sont les stands à même le sol qui accueillent le piéton :

vêtements fripés, ceintures, téléphone,s maïs chaud, fruits et légumes, ustensiles en tous genres... Un peu plus loin, on trouve les épicerie. On y vend les produits typiques du pays et on peut envoyer ou recevoir marchandises et colis.



Le foyer

Il y a de nombreux foyers de travailleurs migrants aux portes de Paris. Ce sont souvent des bâtiments vétustes et décrépis, et les conditions d'hygiène y sont douteuses pour ce que j'ai pu en voir. Ils sont pour la plupart construit sur le même modèle : à chaque étage un grand couloir qui donne accès à des dizaines de petites chambres, toutes similaires. Au vu de l'espace confiné, la plupart des résidents laissent leur porte ouverte toute la journée. Le capharnaüm sonore est total : des discussions ininterrompues, des chants en dialectes, des pleurs d'enfants, des sonneries de téléphone qui résonnent et des morceaux de musiques à plein volume qui semblent ne jamais prendre fin.

Les résidents partagent une salle à manger, à côté de laquelle se trouve une petite cuisine qu'ils peuvent utiliser. C'est dans cette salle qu'ils peuvent recevoir du monde (les chambres sont trop exiguës) et qu'ils refont le monde chaque nuit.

J'y ai passé quelques nuits mémorables à débattre de la situation politique au Congo ou de la colonisation au Maghreb, longues discussions ouvertes que les résidents qui passaient par là rejoignaient bien volontiers.



Le Shogo

Shogo pourrait se traduire par « l'endroit où on vient pour chercher du travail ». Sur la route de l'Aventure, au Niger, en Algérie et puis au Maroc, quand on arrive dans une ville nouvelle, la première chose à faire c'est de trouver le Shogo. L'endroit peut être une rue peu fréquentée, un parking, ou un espace urbain peu accessible. Les migrants y patientent en attendant une proposition de travail au noir, à la journée ou à la semaine, souvent dans le bâtiment. Des chefs de chantier peuvent s'y rendre mais ce sont surtout des particuliers qui viennent chercher une main d'oeuvre corvéable et peu cher. Les Shogo sont gérés par communautés. Le plus ancien répartit le travail, parfois avec un sens de la diplomatie très relatif. Pour les migrants arrivés à Paris, les Shogo se trouvent principalement dans les banlieues nord, sur les parking des grands magasins de bricolage. Celui de Batkor de Bobigny ou la Plateforme du bâtiment porte de la Villette sont assez fréquentés. Un journaliste les décrivait comme un Pôle Emploi pour sans-papiers. La journée de travail y rapporte entre 50 et 80 euros.

Les restaurants clandestins

On m'a convié quelques fois à dîner dans un de ces restaurants clandestins. Ce que j'y ai vu et la démesure de ces soirées restera gravée dans mon esprit. On y boit beaucoup, on chante, on danse : le monde extérieur et les contraintes du quotidien n'existent plus le temps d'une soirée. Ce sont souvent des anciens entrepôts - immenses - aménagés, squattés pour l'occasion. Ils se font fermer régulièrement et rouvrent quelques centaines de mètres plus loin. Le mobilier vient de partout, il n'y a pas deux chaises ou deux verres similaires. Certains habitués viennent d'ailleurs avec leurs propres couverts. On rajoute des tables au cours de la soirée s'il y a trop de monde. Ces lieux alternatifs participent pour ces migrants à l'idée de se réapproprier l'espace de la ville, ils racontent aussi leur besoin de passer des moments en communautés, de retrouver des sensations et des plaisirs du pays. On y mange souvent un plat unique, proposé avec du vin, beaucoup de vin.



Les entrées des stades / de préfecture

De nombreux migrants travaillent dans la sécurité. Même ceux sans-papiers. Disons qu'il y a une tolérance tacite pour celui qui peut travailler avec les papiers d'un autre, qu'il lui ressemble ou non. Ces migrants, quel que soit leur physique et leur expérience se retrouvent à devoir assurer la sécurité d'un lieu, et donc en interaction avec les locaux qui gravitent autour, qui parfois ne les épargnent pas. Ils se retrouvent pour la plupart à travailler devant les stades, dans les parking ou les supermarchés.

DOCUMENTATION SUR LE SUJET

ARTICLES

LA DESILLUSION EUROPEENNE

Immigrés clandestins à Paris : du rêve à la réalité

<http://www.cafebabel.fr/societe/article/immigres-clandestins-a-paris-du-reve-a-la-realite.html>

«Pour bon nombre d'immigrés, Paris représente le paradis sur Terre. Après un périple long et difficile, les immigrés débarquent du Maroc ou de la Tunisie avec l'espoir d'un avenir meilleur. Mais à quoi ressemble vraiment la réalité pour ces gens qui arrivent sans papiers, sans emploi et sans réseau de soutien ?»

CAFEBABEL

Les migrants, du rêve à la réalité

<http://www.la-croix.com/Monde/Europe/Les-migrants-reve-realite-2016-05-09-1200758719>

«Abdallah, Al Shérif et Ferdous sont des demandeurs d'asile originaires de Mauritanie, du Darfour et du Bangladesh. Pour eux, l'Europe était un rêve. Qui s'est parfois mué en cruelle désillusion.»

la Croix

REGULARISATION

Migrants en France: de la difficulté d'être en règle

<http://www.rfi.fr/france/20150903-france-immigration-visa-titre-sejour-refugies-asile-papiers-cazeneuve>

«De la demande de visa à l'obtention d'un titre de séjour en passant par la demande du droit d'asile, les étrangers venant en France doivent faire face à de nombreuses difficultés. Alors que l'extrême droite estime que la France accueille trop d'étrangers, les démarches difficiles et les chiffres prouvent pourtant que le pays n'est pas laxiste en la matière. Un point sur les chiffres et les démarches.»



ROUTE DE MIGRATION ET DIFFICULTÉ DANS LE PAYS D'ACCUEIL

Protéger les personnes qui sont obligées de quitter leur pays est une obligation.

<https://www.amnesty.fr/refugies-et-migrants>

«Chaque jour, des personnes sont obligées partir de chez elles, souvent brutalement. Les raisons sont multiples : fuir un conflit, échapper à des persécutions ou partir avec l'espoir d'un meilleur avenir, ailleurs. Elles partent de Syrie, d'Afghanistan, du Myanmar, d'Erythrée, de Somalie, d'Irak, ou encore du Honduras, d'El Salvador ou du Guatemala...»





BIOGRAPHIE DU REALISATEUR JONATHAN MILLET

Jonathan Millet est né à Paris. Après des études de philosophie, il part de longues années filmer des pays lointains ou inaccessibles pour des banques de données d'images. Seul avec sa caméra, il traverse et filme une cinquantaine de pays (Iran, Soudan, Pakistan, toute l'Amérique du Sud, le Proche-Orient, l'Afrique de long en large). On l'encourage surtout à aller dans les régions les plus reculées. Il commence ainsi à apprendre à saisir les visages, les espaces, à essayer de retranscrire une atmosphère en quelques plans.

Après cette expérience, il réalise trois courts métrages, *Old Love Desert* (2012), *Tu tournes en rond dans la nuit et tu es dévoré par le feu* (2015), *Et toujours nous marcherons* (2016) et un moyen métrage, *La Veillée* (2017).

Ces films sont sélectionnés dans de nombreux festivals (Clermont-Ferrand, Pantin, Brest...).

Il réalise également le long métrage documentaire *Ceuta, douce prison* qui sort au cinéma en janvier 2014 après plus de 60 sélections en festivals.

Jonathan travaille actuellement sur son prochain long métrage documentaire, *Dernières nouvelles des étoiles*, tourné en Antarctique et il développe son premier long métrage de fiction avec Films Grand Huit.

PRÉCÉDENT FILM DE JONATHAN MILLET

CEUTA, DOUCE PRISON

long métrage documentaire sortie au cinéma en janvier 2014



Sélectionné dans plus de 50 festivals internationaux dont
FESPACO • Festival International du Film des Droits de l'Homme • Mostra Sao Paulo
Film-Fest Innsbruck • Rencontres de Gindou...

LIEN

<https://vimeo.com/216193470>
Mot de passe : CEUTA

SYNOPSIS

« Ceuta, Douce Prison » suit les trajectoires de cinq migrants dans l'enclave espagnole de Ceuta, au nord du Maroc. Ils ont tout quitté pour tenter leur chance en Europe et se retrouvent enfermés dans une prison à ciel ouvert, aux portes du vieux continent. Ils vivent partagés entre l'espoir d'obtenir un « laissez-passer » et la crainte d'être expulsés vers leur pays. Le film est tourné en proximité totale avec les personnages, sans voix-off, sans adresse caméra, en immersion dans leur quotidien.

REVUE DE PRESSE



« Dans ce documentaire poignant filmé caméra à l'épaule, on observe le quotidien des migrants qui vivent dans l'espoir d'obtenir un laissez-passer pour le continent européen et dans la peur d'être expulsés vers leur pays d'origine.»



« Ceuta, douce prison est d'une totale sincérité, ne jouant jamais sur le sentimentalisme ni sur le moralisme. Un beau documentaire, sensible et édifiant.»



« Ceuta, douce prison » agit comme une mise à nu de la fascination qu'exerce l'Europe, mais qui n'est pas une réalité tangible : plutôt un ailleurs chargé de porter tous les rêves.»



Télérama

« Le film est digne et douloureux comme ses héros. »



« Une découverte saisissante du purgatoire des damnés de la Terre. »



«Un film sensible et profond, qui dit toute la détresse de ces damnés cachant dans leurs silences, leurs regards et leurs sourires ce que leur dignité leur interdit d'avouer.»